



## Nasreddine Bennacer sur les traces de l'exil

**L'artiste algérien, installé à Paris depuis plus de 30 ans, s'attache à redonner sa singularité à la figure du migrant, désincarnée et banalisée par l'imagerie médiatique qui gomme les destinées individuelles.**

Dans son atelier parisien, les toiles monochromes de Nasreddine Bennacer provoquent un bouleversement immédiat. Adossées aux murs ou surgissant derrière des paravents, elles créent un dialogue saisissant autour de l'exode en tant qu'itinéraire individuel et collectif. Ayant lui-même quitté son Algérie natale pendant les années 90, la question de l'exil accompagne l'artiste dans sa manière d'appréhender le monde. Révolté par le caractère sensationnaliste des images des traversées de migrants dans les médias et la façon dont elles banalisent les destins individuels, Nasreddine Bennacer retrace des histoires singulières à travers une vision désenivrée. En reprenant les extraits d'une lettre d'un migrant syrien s'étant noyé en Méditerranée, Bennacer crée un récit en ébullition qu'il intitule *Je respire sous l'eau* (2018-2020). Cette série de papiers Japon – médium de prédilection de l'artiste – fait resurgir « *des bulles d'air fragiles, contenant un dernier cri d'aide* ». Attisant l'œil par leur tréfond magnétisant, les œuvres frappent par le contraste entre la sensibilité du trait et la virulence du message.

Sous le titre évocateur *Le Chant des Sirènes* (2020), il donne vie à une installation de hameçons en verre incorporant des « *pièges invisibles* ». Une « *métaphore de la face cachée de la société, celle qui est constituée par un système imperceptible de mécanismes d'oppression et de conditionnement* », commente l'artiste. Présentée lors de l'exposition « *Exode(S)* » à Saint-Raphaël en 2022, l'œuvre soulève le caractère ambigu du discours télévisé autour des causes et effets de la migration humaine. Une ambivalence trouvant sa continuité dans *El Bahdja*, série sur laquelle Nasreddine Bennacer travaille actuellement. Parsemés de paraboles qui se rapprochent, selon lui, du chant incantatoire des sirènes, ces façades questionnent la transmission entre passé et présent, d'un pays à l'autre. *El Bahdja* marque aussi un temps d'arrêt dans la création de Bennacer, une réflexion sur son propre cheminement identitaire : « *Mon passé ressurgit dans ces façades d'Alger. Le pastel, par sa légèreté, témoigne de la fragilité des souvenirs.* » Traversés par une poésie du déracinement, ces parchemins urbains sont réunis au sein de l'exposition « *Je remonte la trace de mes pas* », à voir jusqu'au 15 avril chez Afikaris (Paris).

**Hannah Hartz**



*Je respire sous l'eau #16*, 2020,  
gouache sur papier Japon marouflé  
sur toile, diamètre 99,5 cm.  
Courtesy de l'artiste

*Je respire sous l'eau #2*, 2019,  
gouache sur papier Japon marouflé  
sur toile, 120 x 160 cm.  
Courtesy de l'artiste

